

les autres, si je leur permets de me tutoyer, Pierre-Paul, c'est que je ne les aime pas, eux, comme je t'aime, toi ! . . .

Et, lui arrachant la bêche, elle le pressa sur son cœur.

— Dieu m'est témoin, fit Corentine, que depuis bien des années je suis innocente de leur amour !

XXX.

LE RETOUR DE MARCELLE.

Marcelle, dont le cours d'études était achevé, Marcelle, définitivement retirée du couvent de Notre-Dame-des-Fleurs, allait rentrer dans sa famille, non plus pour y passer quelques semaines, mais pour y vivre en fille aînée de la maison.

Son retour actuel avait donc bien plus de rapports que les précédents avec sa première arrivée.

Enfant, elle s'était présentée sous le costume d'une petite paysanne que Clarisse essaya vainement de transformer en petite Parisienne ; adolescente aujourd'hui, c'était une pensionnaire que Clarisse allait être appelée à métamorphoser en jeune personne du monde.

Ainsi, dans l'histoire des familles comme dans celle des peuples, le temps ramène des situations et des événements analogues : mais le temps même a modifié les hommes et les choses. Sous son empire, les circonstances ont changé et les faits ne sauraient se reproduire sans des dissemblances qui sont l'objet des études de l'historien ou du moraliste.

Il serait encore plus vrai de dire que les mêmes faits ne se reproduisent pas.

Les causes n'étant plus exactement les mêmes, les conséquences seront différentes, quoique les situations soient en apparence identiques.

Ces réflexions vont au devant de la critique du récit que nous devons faire à présent. Ces réflexions ressemblent à celles de Clarisse attendant le retour d'Emilien et de Marcelle dans le même salon où, cinq années auparavant, avaient eu lieu tant de scènes douloureuses.

Assise entre ses deux enfants, Gilbert et Léonie, qui se réjouissaient en témoignant la plus vive impatience, la jeune femme songeait au passé, sans parvenir à se soustraire à d'importuns souvenirs.

Elle se reprochait sa préoccupation, elle combattait ses impressions fâcheuses avec l'espoir

d'en triompher par la force seule du raisonnement.

Le prochain retour de son mari et de Marcelle était bien différent du premier.

Ils étaient annoncés, ils étaient attendus avec bonheur.

Aucune mauvaise nouvelle, aucun motif étranger à la réunion, comme la funeste lettre du comte de Lersant, ne devait attrister Emilien :

— Et moi, poursuivait Clarisse, je désire, bien plus vivement encore qu'alors, accueillir maternellement ma jeune belle-fille.

Elle voulait faire un rêve de paix et d'union ; elle voulait voir l'avenir sous de riantes couleurs.

« Le temps avait tout changé, c'était évident.

« Les circonstances étaient meilleures, c'était incontestable. »

Plus de mystères, plus de menaces, plus d'effroi ; Emilien allait revenir satisfait ; rien ne troublerait la joie de la famille.

Voilà ce que se disait Clarisse, voilà ce qu'elle tâchait de se prouver ; et pourtant elle ne recouvrait pas sa sérénité ordinaire.

A peine entendait-elle les bruyantes questions de Gilbert, intelligent petit garçon de neuf ans, qui avait les grands yeux noirs, le teint un peu brun et la physionomie ouverte de Pierre-Paul, son oncle inconnu.

Elle restait inattentive aux gentilleses de Léonie, blonde et rose enfant dont les traits rappelaient à la fois ceux d'Emilien et ceux de Marcelle, bien que celle-ci fût l'image vivante de sa mère. Mais il en est des ressemblances de famille comme des couleurs mélangées, où sous une nuance nouvelle on reconnaît des tons très divers.

Clarisse, qui deux fois, aux vacances, avait revu la fille de son mari et qui l'avait trouvée alors docile et douce, sinon confiante, prévenante et respectueuse, sinon expansive, Clarisse ne cessait d'évoquer des souvenirs moins lointains, pour bien se démontrer que Marcelle n'était plus et ne pouvait plus être la sauvage petite Bretonne qui lui refusa si durement le nom de mère.

« C'est une jeune fille à présent ; elle n'éprouvera plus de folles terreurs instinctives.

» A ces derniers voyages, elle n'a témoigné aucune répugnance à mon égard : pourquoi donc m'alarmer ? Corentine ne lui aura donné que d'excellents conseils, la raison de l'enfant s'est formée, elle sait que sa seconde mère est bonne et tendre ; elle le pense, car elle l'écrit. »

Clarisse feuilletait la correspondance de la jeune pensionnaire de Notre-Dame-des-Fleurs ; elle y rencontrait à toutes les pages des expressions affectueuses, des souhaits charmants, un aimable repentir de ses erreurs d'autrefois et mille autres traits pleins de finesse ou de sensibilité, plus délicats, plus vifs, mieux dits d'année en année :

» Marcelle bénissait Dieu d'avoir des parents aussi bons que les siens, elle se reprochait d'avoir pu méconnaître un jour leur sollicitude pour elle ; par d'ingénieuses allusions, elle revenait sans cesse sur les mêmes pensées.

» Les plus honnêtes, les plus doux sentiments remplissaient la correspondance entière de Marcelle, qui faisait preuve en même temps d'une intelligence bien cultivée et d'une raison au-dessus de son âge.

Une semblable lecture eût ravi le cœur d'une véritable mère. Hélas ! loin de diminuer les appréhensions de Clarisse, elle les augmenta, car dans ces nombreux passages la seconde femme d'Emilien Durantais ne rencontra pas une ligne fugitive, pas un mot qui indiquât le désir de revenir à Paris, pas même un regret pour les vacances dont Marcelle fut privée trois fois, rien, rien qui trahît la satisfaction qu'elle éprouverait au sein de sa famille.

Toujours des vœux pour le bonheur de ses parents : souvent de gracieux projets pour l'avenir de Gilbert que du fond de son couvent, elle nommait colonel ou ambassadeur ; souvent de jolies phrases sur les plaisirs de Léonie, sur les soirées et les bals d'enfants qu'elle lui souhaitait ; mais pas une bouderie qui la montrât peinée de ne pouvoir partager ces plaisirs.

Pas un soupir, pas une plainte sur sa réclusion à Notre-Dame-des-Fleurs.

Tandis que les lettres des autres jeunes filles sont pleines de beaux rêves plus ou moins romanesques, Marcelle ne parlait jamais de ses propres espérances.

En vérité, elle était raisonnable à faire peur !

Quoi ! pas un caprice mutin, pas une ambition un peu folle ! Elle n'avait envie ni d'une parure, ni d'une fête, ni d'un spectacle. Il ne lui fallait pas une amazone et un poney ; elle ne parlait point de voyage en Suisse ou en Italie, de parties en bateau, de promenades en calèche ; elle voulait bien que son frère fût un gentil colonel de hussards, mais son mari, comment le voulait-elle ?

Ce défaut d'abandon portait à supposer que la jeune fille nourrissait d'arrière-pensées, qu'elle manquait de franchise et surtout qu'elle redoutait le jour où elle rentrerait dans la maison de son père pour ne plus s'en éloigner.

— Marcelle est pieuse, parfaitement élevée et jalouse de se bien conduire, pensait Clarisse avec mélancolie ; Marcelle fait tous ses efforts pour m'aimer ; mais ses premières impressions ne s'effacent pas, et c'est moi sans doute, moi qui suis la cause de sa secrète antipathie pour notre intérieur. O mon Dieu ! préservez-nous de nouvelles catastrophes !

Chaque fois qu'une voiture s'arrêtait, Gilbert courait au balcon en criant :

— C'est Marcelle !

Chaque fois Léonie battait des mains.

Clarisse, qui voulait partager la joie impatiente de ses enfants, fut au regret d'avoir parcouru des lettres où elle venait si vainement de chercher une illusion.

Elle en renferma la collection, non sans trouver au moins étranges dans la correspondance d'une petite pensionnaire les pensées qui l'avaient le plus frappée :

« Le bonheur n'est qu'aux champs ! »

« Les villes ne sont que de vilaines prisons de pierre. »

« La vie de la campagne peut seule satisfaire le cœur. »

L'éloge des beautés de la nature revenait avec une insistance étrange.

Il y avait un parallèle entre l'état de princesse et celui de paysanne, où tout l'avantage était pour la simple et pauvre campagnarde. Cette page, écrite de verve, était fraîche et vraiment éloquente, Clarisse en fut touchée ; mais, au fond, que signifiait cela sous la plume de Marcelle ?

Emilien, toujours léger, ne s'était pas adressé pareille question. A l'époque où fut lue en famille une lettre si singulière :

— Jolie amplification de petite rhétoricienne ! avait-il dit en souriant, très gentiment tourné, ma foi ! je lui en ferai mes compliments !

Ah ! si la clairvoyante Clarisse avait su la moitié de ce que savait Emilien, elle eût compris que l'amour de la campagne était avant tout pour Marcelle l'amour de son compagnon d'enfance, le jeune père qu'à la Plantelle et au Moire on appelait son *bon ami*, et que le gros Gervais s'obstinait à nommer à tout propos le futur, le promis, le mari de Marcelle.

Le vieux fermier, dépassant toutes les bornes, saluait dans les derniers temps la jeune fille du nom de : *Madame Pierre-Paul*.— C'était un enragé que ce bonhomme !

— Mais, disait-il en se frottant les mains, pour qu'un clou tienne bien à la muraille, faut frapper dur, fort et longtemps !...

Quand Marcelle vint lui faire ses adieux, ce n'est point adieu qu'il lui répondit ; donnant à sa physionomie un air narquois et bienveillant en même temps :

— Au revoir ! *la ptiotte !* au revoir ! dit-il jusqu'à quatre fois avec une affectation marquée.

Marcelle en rougit, et son cœur bondit de plaisir à cet adieu de bon augure.

Pierre-Paul alla serrer la main de son oncle.

Mais revenons-en à Clarisse. Si elle eût été seulement mise un peu sur la voie, elle n'aurait plus attribué à des préventions injustes le langage affligeant de sa belle-fille. Pénétrant la cause du mal, elle en eût aisément trouvé le remède, et ses douloureux pressentiments eussent fait place à une joie sans mélange car elle se serait écriée :

— Ce sera moi, ma fille Marcelle, moi qui serai ta confidente et ton amie !...

La voiture si longtemps attendue, s'arrêta enfin. Marcelle en descendit, Marcelle se hâta de monter l'escalier, pénétra dans le salon, courut vers Clarisse et l'embrassa tendrement.

Il n'y eut de sa part ni effort, ni contrainte ;— les baisers échangés entre elles ne furent ternis par aucune pensée mauvaise.

Clarisse, ravie du mouvement de Marcelle, la serra plus vivement dans ses bras ; trois fois Marcelle touchée répondit à son étreinte en l'appelant : *Ma mère, ma bonne mère !*

Il y eut là un instant de trêve à toutes les angoisses de la jeune femme, elle se sentit pleine d'espoir.

— Je me suis donc trompée ! pensa-t-elle en frémissant.

Marcelle lui disait de la part de Corentine quelques paroles qui lui allèrent à l'âme :

— J'ai eu tous les torts autrefois ; Corentine m'a fait promettre de vous le confesser de vive voix dès mon arrivée ; cet aveu m'est doux, je vous l'assure ; vous trouverez toujours en moi une fille respectueuse, tendre et obéissante.

— Assez, chère enfant ! interrompit Clarisse. Oublions des scènes dont ton jeune âge et ta première éducation étaient les excuses.

Marcelle, doucement émue, n'était pas sans

tristesse pourtant, mais elle sut se rendre maîtresse de ses impressions secrètes.

Clarisse même s'y trompa.

Emilien était enchanté.

Marcelle, maintenant, partageait ses caresses entre Gilbert et Léonie, émerveillés de la voir si grande.

— Je pensais que tu étais encore petite fille et que tu jouerais avec nous, dit Gilbert, mais te voilà sage comme une maman, tu ne voudras pas ! J'ai tant de beaux jouets, quel dommage !

— Ne te désole pas, Gilbert, je jouerai bien, sois tranquille !

— Vrai ! s'écria Léonie, tu verras ma poupée ?

— Je te l'habillerai en paysanne bretonne.

Léonie sauta de plaisir à cette promesse qui fit tressaillir Clarisse comme une allusion pénible.

— Mais, dit encore Gilbert, ça ne t'ennuiera pas au moins de jouer avec nous ? Je ne veux pas t'ennuyer, vois-tu.

— Sois tranquille, ce sera de bon cœur, avec plaisir, que je prendrai ma part de vos jeux.

— Sans complaisance ? répéta Gilbert du même ton que Pierre-Paul aurait pris à son âge.

Son geste, son accent, son regard, étaient exactement ceux de Pierre-Paul ; Marcelle l'embrassa de nouveau avec un mouvement de joie si évident, que Clarisse en fut pénétrée jusqu'au fond du cœur.

Le dîner était servi ; l'on se mit à table.

Emilien fit presque tous les frais de la conversation.

Il parla des brillants succès de Marcelle, qui avait remporté plusieurs prix de la classe supérieure, et dont le départ laissait des regrets à toutes ses compagnes, à toutes les religieuses et à toutes les bonnes gens du pays.

Il fit le tableau des adieux.

Mais il ne dit point, — il ne pouvait le dire, — qu'un jeune paysan caché derrière un pilier, après avoir applaudi à la distribution des prix avec une sorte de fureur, sanglotait à déchirer l'âme, lorsque Marcelle fondant en larmes fut enfin emmenée.

Seulement Emilien parla d'un magnifique chien noir à collier de cuivre, dont l'instinct l'avait franchement ému.

— Ce brave animal, le même qui autrefois avait sauvé la vie à Marcelle, semblait pleurer son départ ; il léchait ses pieds et ses mains en gémissant ; il aurait voulu la retenir.

— Corentine, qui le conduisait en laisse, a eu toutes les peines du monde à l'empêcher de nous suivre ! dit encore Emilien.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Gilbert.

— Plantiau, du nom de La Plantetle, où il est né, répondit Marcelle avec la plus vive émotion.

Emilien pria Clarisse de faire venir dès le lendemain la couturière et la marchande de modes ; il lui annonça presque aussitôt que son intention était de produire sa fille dans le monde dès l'ouverture de l'hiver.

— Elle est bien jeune encore, objecta Clarisse ; à seize ans et demi !...

— A quinze, la comtesse de Lersant te menait partout avec elle, repartit Emilien. D'ailleurs, j'ai mes raisons. Marcelle est un peu triste, ses amis du couvent lui manquent, elle s'en fera de nouvelles à Paris. Des distractions, du plaisir, c'est nécessaire !

— Mon père, dit Marcelle, je pense comme maman que je suis bien jeune... .

— Alons donc ! tu es bonne à marier ! reprit son père en riant.

— Mais, je n'ai pas le moindre goût pour les plaisirs du monde.

— Propos de nonne ! le goût t'en viendra, comme l'appétit vient en mangeant. J'ai hâte d'ailleurs, moi, de jouir d'un double triomphe en conduisant au bal la plus charmante des jeunes femmes et la plus jolie des jeunes filles !

— Que vous êtes gai, mon bon Emilien ! dit Clarisse, et combien je suis charmée de vous voir ainsi.

— Ce moment-ci est le plus doux de ma vie ; nous sommes tous réunis, vous vous aimez, le faisceau de la famille se resserre autour de moi. Clarisse, voilà bien la plus belle des fêtes ! Aussi je veux faire un grand extra pour un pauvre employé tel que moi... .

— Du champagne ! interrompit Gilbert en criant, nous allons boire à la santé de Marcelle !...

— Le petit luron m'a deviné.

Le champagne fut débouché à la grande joie de Léonie et de Gilbert, dont la gaieté enfantine était surexcitée par les propos plaisants d'Emilien.

Il était de belle humeur, il complimentait sa femme avec une galanterie du meilleur aloi, il déridait souvent Marcelle par ses saillies, et s'é-tourdissait lui-même, voyant sans voir, entendant sans entendre, ne songeant pas même à ob-

server la jeune fille et la belle-mère qu'il venait de remettre en présence.

Marcelle ne cessa d'être pleine d'attentions pour Clarisse ; ainsi, par exemple, elle ne souffrait pas que sa santé fût portée la première :

— A celle de maman, d'abord ! dit-elle.

Puis, se penchant vers la jeune mère de famille, elle lui demanda des nouvelles du comte et de la comtesse de Lersant ; elle ne manqua donc à aucune convenance ; elle fut aimable, avenante et même tendre.

Elle remercia Clarisse des lettres qu'elle lui écrivait à Notre-Dame-des-Fleurs.

— Je les ai précieusement conservées, disait-elle ; je veux les relire et les faire lire à Léonie. Corentine les admirait avec moi. Ah ! elle a conservé pour vous, maman, et pour Mme la comtesse, votre mère, une estimée bien chaleureuse.

On ne pouvait mieux dire ; Emilien applaudissait aux propos de Marcelle ; mais Clarisse, un moment aveuglée, redevenait inquiète à bon droit.

La politesse, le respect affectueux de Marcelle, sa soumission, ses promesses, n'empêchaient point qu'elle ne fût évidemment sur la défiance.

— Elle sourit à peine, pensait Clarisse, Emilien la force à paraître gaie, elle ne cesse d'être sérieuse ou même triste. Plus étrangère ici que je ne l'étais chez Ismène, elle s'étudie à jouer un rôle et va me réduire à en jouer un aussi. Sous des dehors irréprochables, elle cache une froideur affligeante pour son âge.— Moi, l'orpheline recueillie par pitié, étais-je ainsi les jours de fête dans l'hôtel du vieux marquis ? Avec une insouciance folâtre je me livrais, je ne mesurais pas mes paroles ; je risquais parfois des hardiesses qui, à défaut d'autre mérite, avaient celui de l'expansion, sans laquelle point d'amitié vraie.

Marcelle aurait pu aisément compléter quelques-uns des récits d'Emilien, donner une foule de détails omis par lui, répondre du moins aux allusions qu'avec un frivole entrain son père faisait à son futur mariage, non seulement elle évita systématiquement d'ajouter un mot aux dires d'Emilien, mais encore elle détourna la conversation avec beaucoup trop d'esprit.

Lorsqu'il fut question de futur mari, Gilbert, Léonie et son père, riaient ; les plus fantasques boutades étaient hasardées :

« Un mandarin chinois et un prince du Congo devaient se disputer sa main ; ils arriveraient in-

cognito, l'un déguisé en Auvergnat, l'autre en lady anglaise.

Les présents de noce des deux rivaux, leurs portraits, leurs aventures, leurs combats, tel était le canevas badin que brodait Emilien au dessert.

Gilbert et Leonie disaient leur mot tour à tour.

— Et bien ! Marcelle ? demanda Clarisse, tu restes muette, quand il s'agit de toi !

— J'écoute, maman, et je m'amuse beaucoup de ces innocentes plaisanteries, répondit la jeune fille avec une mesure parfaite.

Emilien crut qu'elle s'amusait très réellement ; Clarisse supposa le contraire ; Clarisse avait tort peut-être, mais elle avait raison de croire Marcelle triste au fond du cœur.

On était encore à table quand la pendule sonna neuf heures.

— Si tard déjà ! s'écria Emilien ; ô mon Dieu ! comme le temps du bonheur passe vite, mes chers enfants ! J'ai dix courses à faire avant minuit ; à demain, Marcelle ; adieu, Clarisse, adieu !

Il sortit en toute hâte, tandis que sa femme et sa fille passaient au salon, où la conversation se soutint à merveille tant que les enfants ne furent pas couchés.

Mais enfin Clarisse et Marcelle se trouvèrent en tête-à-tête.

XXXI.

UN CŒUR DE MÈRE.

Elles se regardèrent, baissèrent les yeux, se regardèrent encore et baissèrent les yeux de nouveau.

Marcelle ne les releva plus. A peine arrivée de voyage, elle n'avait point de broderie ni d'ouvrage sous la main pour se donner une contenance : elle resta immobile.

Son long séjour au couvent, les conseils et les exemples de ses jeunes amies, telle que mademoiselle Laure de Beauval, et les mystérieuses relations avec le laitier, Pierre-Paul, qui, comme un loup, vêtu d'une peau d'agneau, avait fini par pénétrer dans la bergerie, — ayant augmenté sa prudence, elle s'était habituée à tenir compte peu à peu des moindres circonstances extérieures.

Une ombre, un reflet, peuvent trahir un mouvement ; un geste est souvent plus indiscret qu'une parole. Marcelle savait cela par expérience.

Elle remarqua que l'abat-jour projetait sur elle une ombre qui ne permettait pas d'observer le jeu de sa physionomie. Ce fut à dessein qu'elle se plaça dans la demi-obscurité.

La jeune fille sentait que sa belle-mère devait être avide de la connaître enfin, mais elle avait fermement résolu d'être impénétrable. Elle était bien décidée à garder tous les secrets pendant quelques mois encore, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la majorité de Pierre-Paul : — car alors, comme l'oncle Gervais l'avait dit et répété cent fois, Pierre-Paul viendrait à Paris à la recherche de sa sœur Clarisse.

Loin de vouloir, comme son père, se renfermer gauchement dans un cercle de mystères fâcheux, elle avait hâte d'en sortir par une confession franche et complète, dût-il lui en coûter tout le bonheur de sa vie ! Mais elle s'était douloureusement convaincue de la nécessité d'attendre.

Elle n'ignorait pas comment Emilien s'était remarié à l'insu des Morgan et sans dire aux parents de Clarisse qu'il eût été marié une première fois. On avait trop souvent blâmé son père devant elle de ce double mystère, pour que son imagination n'eût point travaillé en y songeant. Corentine voulait qu'elle fût très prudente sur ces sujets de toutes les anciennes querelles. Pendant le voyage de Bretagne à Paris, Emilien, qu'elle fut bien forcée de juger, malgré son amour filial, se montra frivole, vain, léger et, en d'autres termes, tout différent du père qu'elle eût souhaité d'avoir.

Clarisse n'était point sa mère, mais sa marâtre ; elle avait besoin, elle aussi, de mieux la connaître.

Si la jeune femme n'avait rien oublié ; Marcelle n'avait rien oublié non plus ; elle ne se souvenait que trop des instructions et des conseils d'Emilien, lors du premier de ses voyages à Paris.

« Entre lui et Clarisse, il y avait donc des secrets qui indiquaient un manque de confiance. A qui la faute ? A Clarisse, sans doute. »

Marcelle devait le croire par respect pour son père.

La vie commune, l'éducation publique, avaient lentement modifié le naturel de la jeune fille.

Ses défiances un peu farouches de paysanne s'étaient transformées en une réserve dont aucun esprit juste ne lui fera un crime.

Elle n'était ni menteuse, ni, à proprement parler, hypocrite, mais elle savait comprimer un

soupir, composer ses traits, retenir un premier mouvement, moduler les inflexions de sa voix et pousser à l'extrême une discrétion qu'elle croyait indispensable.

Elle appliqua donc toute la force de sa volonté à ne pas commettre de maladresses.

Qu'avait-elle à dire maintenant ? Après avoir suffisamment félicité la mère de Gilbert et de Léonie sur leur grâce et leurs dispositions charmantes, après avoir été enfantine et spirituelle pendant et depuis le dîner, elle pouvait continuer à réfléchir sur sa conduite en attendant qu'il lui fût permis de rentrer dans sa chambre.

— Il est certain, pensa Clarisse, avec tristesse, que c'est à moi de rompre le silence la première ; Mlle Durantais joue serré.

— Qu'elle me parle, je lui répondrai ; qu'elle me commande je lui obéirai, se disait Marcelle ; qu'elle m'observe tant qu'il lui plaira, je ne tournerai plus les yeux de son côté ; je ne dois pas affronter son regard : j'aurais l'air d'une petite impertinente.

Clarisse continuait ainsi :

— Quel malheur que je ne sois pas sa mère ! Je me sens attirée vers elle, je l'aime !... mais je n'ai pas de confidences à lui faire, moi ; je craindrais de diminuer par quelque aveu regrettable le respect qu'elle doit à son père. Moi, je décharge le trop-plein de mon cœur dans celui d'Ismène, qui est bien moins ma mère que je ne suis celle de cette enfant. Malheureusement je n'ose la presser de questions, je tremble de renouveler les scènes d'autrefois.

— Ah ! si j'étais sa fille ! poursuivait Marcelle, je serais à ses pieds déjà et je lui dirais en pleurant : « J'aime Pierre-Paul, et je veux être paysanne comme il est paysan. Ne me pressez point d'aller dans le monde ! ne craignez pas que j'envisie jamais le sort de mon frère ni celui de ma sœur. Gervais sait bien à cette heure qu'il a toujours été plus heureux que Joseph ; Corentine n'a que trop cruellement appris que Jeanne-Marcelle, mon infortunée mère, eut la mauvaise part. »

— Elle a toute l'opiniâtreté de son père ; comme lui, elle cache ses pensées, ses actions, ses desseins ! Que faire, mon Dieu ! Par quel moyen la rendre expansive avec moi ? car la pauvre enfant ne tardera pas à souffrir de ne pouvoir se confier à personne.

Et tandis que Clarisse pensait ainsi, Marcelle

s'avouait que sa jeune belle-mère était charmante :

— J'éprouve pour elle une sympathie indéfinissable, je l'aime autant que je la redoute, je voudrais à chaque instant me jeter dans ses bras. Est-ce une illusion ? mais je lui trouve comme à Gilbert quelque chose du sourire doux et fin de Pierre-Paul. Pourquoi faut-il donc qu'elle soit la fille d'une grande dame de Paris ? Mon amour et mes projets d'avenir lui paraîtront des folies. Je suis trop sûre qu'elle les combattra. « La fille de son mari paysanne ! la sœur de ses enfants porter des sabots, une robe de bure et une coiffe blanche !... » Cela lui semblera monstrueux, et mon père a déjà tant de préventions contre les Roverin et contre tous les gens de Saint-Loup, à bien peu d'exceptions près !

— Que dire à Marcelle ? vais-je lui parler broderie ou musique ? se demandait Clarisse ; aurai-je recours aux banalités quand je voudrais lui crier : « Ma fille, ouvre-moi donc ton âme ! Aime-moi ! aime-moi ! moins que ton père, moins que ton frère et que ta sœur, moins que Corentine, moins que ton frère et que ta sœur de lait, moins que tous, Marcelle !... [mais accorde-moi une place dans ton cœur, ne serait-ce que la dernière ; ne me la refuse pas, car je t'aime !...] »

Plus le silence se prolongeait, moins Clarisse se sentait capable de tenir le silence ; elle se leva, se dirigea lentement vers le piano, — ce même piano dont Pierre-Paul avait retrouvé le souvenir en lisant les mémoires de son père, — puis, comme elle avait accoutumé dans ses mouvements les plus douloureux, elle y posa les doigts, les cordes frémirent.

Alors, poursuivant son monologue, Marcelle, dont l'imagination s'exalta, se voyait en lutte ouverte avec Clarisse, et elle s'écriait intérieurement.

— Mais ma grand' mère, à moi, madame, n'était ni marquise ni comtesse !... Je ne tiens pas à la noble famille de Lersant, moi, Gilbert et Léonie, à la bonne heure !... Votre orgueil s'alarme de la pensée que vos enfants auraient une sœur, simple paysanne ! Eh ! que m'importe votre orgueil !... Votre mère est comtesse : tant mieux pour elle et pour vous !... Mais encore une fois, la femme de Nicolas Faron était paysanne ; la mère du docteur Durantais était paysanne aussi, ne vous en déplaise ; et Jeanne-Marcelle, qui repose à Montmartre,

était née paysanne, quoiqu'elle soit morte dame comme vous l'êtes et qu'elle ait porté le nom que vous portez vous-même !

Marcelle, immobile et plongée dans l'ombre, rougit à ces pensées ; elle eut honte de son emportement imaginaire.

— L'orgueilleuse, la méchante, c'est moi maintenant ! se dit-elle. Je suis injuste même, car sais-je bien quelle serait la réponse de Clarisse, si je lui avouais ce que je désire, ce que je sens, ce que je veux. Elle m'a dit, elle m'a écrit cent fois qu'elle n'aspirait qu'à me savoir heureuse. Pourquoi supposer qu'elle m'a menti ? pourquoi admettre qu'elle me refuserait le bonheur ? Pour me contraindre à être discrète, je me fais dure ; je suis ingrate, j'ai tort, j'ai toujours tort.

Le clavier retentissait sous les doigts de Clarisse, qui en tirait des accords plaintifs et doux. Sa mélancolie se traduisait en une mélodie touchante :

— Marcelle, Marcelle, consens à être ma fille ! disait et répétait son cœur.

— Oh ! pourquoi n'est-elle pas ma mère ! répondait celui de Marcelle.

Leur double monologue acheva d'établir le contraste du retour actuel de la jeune fille avec sa première arrivée dans la maison de son père.

Cette scène muette cessa d'avoir aucun rapport avec la scène violente, occasionnée par la présentation de Marcelle à Clarisse.

Si le rôle de cette dernière est resté le même, celui de l'enfant bretonne, autrefois si farouche, s'est transformé avec elle. Petite fille, elle craignait et haïssait la *Parisienne* inconnue, qu'on la forçait d'appeler *maman* ; aujourd'hui elle se croit obligée de résister à la sympathie que lui inspire sa jeune belle-mère ; elle se sent attirée vers elle et voudrait pouvoir, sans imprudence, lui confier le soin de son bonheur. Elle n'est retenue que par un raisonnement juste en soi, mais fondé sur des erreurs dont elle n'est pas coupable.

Emilien, Gervais, Jacques Morgan, Pierre-Paul, tous ceux qu'elle aime, sans même excepter la sage Corentine, ont contribué à la réserve de Marcelle, qui s'est bien promis d'être pour Clarisse la plus soumise des filles.

Mais ce n'est plus assez pour celle-ci que l'expérience de la vie a cruellement éclairée ; elle veut conquérir sa confiance entière.

Et la lutte s'établit dans le milieu des sentiments les plus purs.

Clarisse fait vibrer les cordes de l'instrument

qui rend des sons angéliques comme les vœux qu'elle forme.

Marcelle s'est retournée. Elle écoute, elle frissonne, la puissance de l'harmonie la pénètre.

Clarisse a vu ses grands yeux bleus tournés vers elle avec un mélange d'admiration et de douceur.

Ce regard l'inspire, elle chante.

En créant des accords ravissants, elle chante d'une voix émue une sorte d'hymne ou de cantique, versifié autrefois pour elle, par le comte Edouard de Lersant, peu avant son mariage avec Ismène.

Nous ne pouvons, hélas ! en reproduire que les paroles :

Lorsque le Tout-Puissant eut créé la lumière,
Les étoiles du ciel et les splendeurs du jour,
Et lorsqu'il eut assis, sur leur base première,
Les mondes que peuplait son paternel amour ;
A tous les animaux, quand il eut donné l'être
Quand, de ses propres mains, il eut pétri leur maître,
L'Homme qu'il daigna faire à son image, — alors,
Alors il fit la Femme, et, parmi ses trésors
Choïssissant les plus beaux pour nous la rendre chère,
Il la doua d'un cœur de mère !
Espérance, foi, charité,
Amour pieux, amour austère,
Abnégation, pureté,
Dieu, notre Père,
Vous a mis dans un cœur de mère !

Marcelle s'avancait sans bruit, déjà profondément touchée, et les yeux fixés sur Clarisse, dont la voix plus ferme se déployait avec ampleur :

La femme avait péché, mais Dieu, dans sa clémence,
Ne lui retira pas le don du premier jour.
Coupable, elle pleurait sa paisible innocence
Sans espoir de rentrer au bienheureux séjour,
Quand, tout à coup, son sein tressaille d'allégresse,
En son âme, elle voit des trésors de tendresse :
Elle était mère enfin, et son cœur éperdu
Retrouvait dans l'exil le paradis perdu !
Depuis, pour ses enfants, en exil sur la terre,
L'Eden est dans un cœur de mère !

Au delà du piano, il y avait une glace où Clarisse vit Marcelle essuyant ses larmes.

La blonde enfant, qui s'était approchée, palpitante et semblait écouter une mélodie céleste ; elle était radieuse de beauté ; tous ses généreux sentiments reprenaient le dessus, et lui faisaient une auréole.

Elle aspirait les paroles de Clarisse, qui chanta le refrain avec une douceur infinie et prolongea la ritournelle, se préparant ainsi à donner à la dernière strophe une expression plus touchante et plus tendre.

Ce troisième couplet fait à la louange d'Ismène, qui avait recueilli Clarisse, allait à présent s'adresser à Marcelle, dont l'émotion redoubla dès le premier vers.

Sur un tombeau gémit une jeune orpheline
Que sa mère a bénie en remontant au ciel.
— "Enfant, sèche tes pleurs ! La charité divine
Te rendra les trésors de l'amour maternel.
Un ange va venir, sous les traits d'une femme,
Qui trouvera pour toi ces trésors dans son âme ;
Elle te tend les bras ; elle t'ouvre son cœur !
Souris à l'avenir, et rends grâce au Seigneur !
Mais pour une autre, un jour, pauvre, errante, étrangère,
Que ton cœur soit un cœur de mère !"
Espérance !.....

Clarisse ne put achever. Marcelle était défaillante. Leurs mains se rencontrèrent.

La jeune fille se pencha, et ses larmes qui coulaient en abondance inondèrent le front de sa marâtre.

Ainsi, dès leur première entrevue, les pleurs de la marâtre avaient baigné le front de l'enfant rebelle.

Ce baptême de pleurs fut suivi d'embrassements et de sanglots qui se prolongèrent avant qu'une simple parole eût été prononcée.

— Ma mère — Ma fille ! murmurèrent enfin leurs deux voix avec une égale douceur.

— Ma mère, répéta Marcelle, vous voyez bien que je vous aime ! Non, ce n'est pas en vain que vous m'ouvrez votre cœur ! Oh ! combien votre voix et votre poésie sont touchantes ! Vous avez senti toutes les douleurs de l'orpheline, et vous les avez rendues avec l'éloquence d'une âme maternelle.

— Ces vers, dit Clarisse, m'ont été donnés par le comte de Lersant ; moi, j'en ai longtemps cherché la musique ; tu me l'as inspirée !

— Tout à l'heure, ma mère ?... dit Marcelle, en l'embrassant encore ; puis elle se mit à genoux, levant ses grands yeux bleus humides et brillants.

— Non, répondit Clarisse, autrefois !... du temps que tu ne voulais pas m'aimer !... Mais ce temps est passé, grâce à Dieu qui prend pitié des orphelins !... Je serai ton amie comme Corentine, ta sœur autant que ta mère !... Sois pour moi ce que je suis pour la comtesse de Lersant ! Elle a tous mes secrets, je ne lui cache aucune de mes pensées, ou, si parfois j'ai cru devoir me taire, c'est que, séparée d'elle, j'ai craint de l'attrister ; mais tu es dans la maison de ton père, Marcelle ! tu vis avec moi ! Tu n'es pas orpheline, je suis la femme d'Emilien

et, si j'osais, si je n'avais pas peur de sembler ingrate, je dirais que je t'aime encore plus que la noble Ismène ne m'a jamais aimée....

Tout cela n'apprenait point à Marcelle que Clarisse n'était point la fille d'Ismène, et Clarisse, convaincue que Marcelle n'ignorait rien de son histoire, ne songeait pas à l'en instruire..

Elle ne croyait point avoir de confidences à faire ; elle brûlait d'en recevoir.

Son accent était si tendrement vrai que Marcelle, essuyant ses pleurs, lui dit enfin avec la plus complète expansion :

— Ecoutez, ma mère, écoutez !.....

Mais Emilien rentra : — il fut heureux de les trouver ainsi, les mains dans les mains, se contemplant, s'embrassant, frémissantes de bonheur, se livrant leurs cœurs sans réserve.

Il en remercia Dieu tout haut ; il les bénit avec transports.

Hélas ! il arrêta les aveux de Marcelle prêts à s'échapper enfin.

XXXII.

OCCASIONS PERDUES.

Il est des occasions perdues qui ne se représentent jamais, ou qui, par une sorte d'ironie de la destinée ne reviennent que trop tard.

Marcelle avait été sur le point de nommer Pierre-Paul, la famille Roverin et le bourg de Saint-Loup ; Emilien parut ; et, quatre mois après, les plus douloureux pressentiments de Clarisse se trouvaient justifiés.

Elle n'avait reçu aucune confiance.

— Hélas ! pendant une nuit de larmes et d'angoisses qui fut pour Clarisse une nuit de douces illusions, Marcelle avait eu le temps de réfléchir.

Elle s'était souvenue des ordres formels et réitérés de son père ; elle s'était reproché comme une faute d'avoir failli les enfreindre. Ce n'était point à Clarisse, mais à lui, qu'elle devait d'abord parler de Pierre-Paul.

Tel était le conseil de toutes ses amis de Saint-Loup, à qui elle avait fermement promis de le suivre.

Elle prit donc la pénible résolution de ne plus se laisser ébranler par la sympathie que Clarisse lui inspirait, et de garder tous ses secrets jusqu'à l'époque où Pierre-Paul aurait atteint sa majorité.